

6 décembre Journée nationale de commémoration et d'action contre la violence faite aux femmes

Dans ce numéro...

- Pour un monde en paix, lutter contre la violence liée au sexe
par Patricia Posadas
- 6 décembre 1989 : Polytechnique
par Jean-Marc Bélanger
- Sauvons la Fédération des femmes du Québec
par Myriam Litalien Bradley
- Les réseaux des femmes, qu'osse ça donne?
par Noak Bouchard
- Violences budgétaires
par Patricia Posadas
- Femmes et politique
par Patricia Posadas
- Mythes et réalités

Agenda

Décembre 2016

- 6 : Journée nationale de commémoration et d'action contre la violence faite aux femmes
- 13 : Assemblée générale



Pour un monde en paix, lutter contre la violence liée au sexe

Patricia Posadas, responsable des communications

Les 16 jours d'activisme contre la violence fondée sur le sexe commencent le 25 novembre, *Journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes* (depuis 1999), et se terminent le 10 décembre, *Journée internationale des droits de la personne*, car, oui, la femme est une personne comme les autres! Cependant, cette personne peut avoir à vivre, en raison de son sexe, des situations qui vont du malaise (à l'écoute d'une blague sexiste) à la terreur (en cas d'agression violente), en passant par la peur (le soir, dans les ruelles moins bien éclairées, dans un rassemblement, parfois même à la maison). Certaines sont encore plus exposées et sans recours; je pense entre autres à nos sœurs amérindiennes et, plus particulièrement, à celles de Val d'Or.

Malgré les luttes des dernières décennies, trop souvent encore, les gestes qui blessent, qui humilient, qui violentent se perpétuent. La banalisation (les propos misogynes de Donald Trump ou du tristement célèbre Fillion) ainsi que la culpabilisation des victimes se poursuivent à travers des propos lancés sans que la personne qui les émet ait pris le temps d'y réfléchir. Combien de fois ai-je entendu les remarques suivantes : « Oui, mais si elle s'était pas habillée de même aussi. » « Elle l'a invité chez elle après tout. » Ou encore, la pire sans doute : « Elle a pas dit non clairement... »

Dire non clairement?

Nous, les femmes, on nous apprend dès notre jeune âge à être gentilles, mignonnes, à être polies, à ne pas trop déborder, ne pas crier (on est hystériques à coup sûr), c'est-à-dire à ne pas trop nous affirmer. Bien sûr que c'est moins vrai aujourd'hui, mais lorsque je regarde l'ensemble de mes étudiantes, je vois bien que plusieurs parmi elles ont été élevées de la même manière que je l'ai été, à peu de choses près. Dire non clairement! Comment le faire quand depuis toujours on nous conditionne à une certaine forme de soumission en nous achetant de maigres poupées faites pour plaire, taille de guêpe, seins en ogive, longues jambes effilées (pas de sexe surtout) et garde-robe fournie, qui incarnent l'image tragique de ce que l'on ne sera jamais. Être belle, désirable et apprendre à dire non clairement! Comment dire non clairement dans une société où les femmes qui ont réussi à s'affirmer, grâce au féminisme, déclarent ne pas être féministes, comme si être féministe était l'équivalent d'être extrémiste? Qui parle clairement dans notre société de ce que devrait être le droit des femmes quant à la liberté de leur corps? Le droit de dire oui, puis de dire non. Le droit d'être entendu même lorsque la peur, la timidité, l'incompréhension empêchent une femme de prononcer ce NON!!!! qui lui brûle les lèvres, mais qu'elle n'arrive pas à expulser? Qui protégera la femme qui finit par se laisser faire de peur que cela soit pire encore? La réponse est simple : cette personne-là est le

possible abuseur, lorsque celui-ci cessera de se donner la permission de l'abus de pouvoir ou de l'abus de confiance, parce qu'il sera devenu cet homme suffisamment à l'écoute pour entendre le « non » que l'autre n'aura pas la force de dire.

Tous les hommes ne sont pas des abuseurs, loin de là, mais aujourd'hui encore et quoi qu'on puisse dire, si un homme se transforme en abuseur, le chemin devant lui est plutôt dégagé, hélas. Et sa possible victime aura à vivre l'humiliation et la culpabilisation qui auraient dû être le lot de l'agresseur. C'est cela qui est intolérable, insupportable et infiniment douloureux. Mais pour que cela cesse, il existe des solutions et c'est un geste à la fois que l'on y arrivera. C'est ce que vise à promouvoir la campagne Vos#GestesComptent que le ministère fédéral de la Condition féminine a adoptée. Cette campagne mondiale existe depuis plus de 24 ans et a eu pour thème en 2015 : « De la paix à la maison pour la Paix dans le Monde : faire de l'éducation sans danger pour tous ». Pour nous, Québécoises, Québécois, au cœur de ces journées, s'en glisse une que nous ne pouvons pas oublier.

Le 6 décembre 1989

Où étiez-vous cette journée-là? Moi, je prenais l'avion pour la France. Je me souviens d'une journée d'ombres grises, de sidération et de larmes. Comment une telle chose était-elle possible? Un homme, jeune qui plus est, entre dans une université, sépare les hommes des femmes et tire sur ces dernières, en tuant quatorze. Y a-t-il quelque chose à rajouter à tout ce qui a été dit sur l'éducation des hommes, des femmes et sur les armes à feu en libre circulation?

Chaque année, nous nous souvenons et nous tremblons toujours un peu à l'idée que cette abomination puisse se reproduire. Mais d'une certaine manière, et je ne voudrais pas trop vous casser le moral, ce drame se reproduit, oui, chaque fois qu'un enfant, qu'un homme ou qu'une femme est victime d'agression sexuelle. Cette dernière cause des ravages dont les résilientes et les résilients arriveront à s'extraire et dont les autres auront à porter la douleur leur vie durant. Avez-vous déjà entendu la confidence d'une personne ayant subi une telle violence enfant? Avez-vous tenté d'amener l'une de vos amies, qui a été violée, à porter plainte, puis essuyé son refus parce que revivre ce qu'elle avait vécu en le racontant à la police la terrifiait encore plus? J'ai eu à vivre ces moments-là. J'en garde une marque profonde. Je ne ris pas aux blagues sexistes. Je déteste les paroles et les gestes grossiers qui laissent sous-entendre une certaine forme de violence. D'une part l'hypersexualisation me terrifie, mais d'autre part les remarques sur l'habillement des unes et des autres m'enragent. Les femmes ont le droit d'étudier ce qu'elles veulent, de s'habiller comme elles le veulent, de marcher dans les rues sombres pour se rendre là où elles veulent aller, de boire de l'alcool, de rire à gorge déployée, de vivre en somme sans avoir à se sentir effrayées ou coupables. Et pour que cela soit possible, ce qu'il faut avant tout, c'est éduquer toute la société, les hommes et les femmes, nos fils et nos filles. Pour que le 6 décembre cesse d'être cette journée d'ombres grises et de sang, il faudra bien qu'un jour le respect et la confiance gagnent. Un geste à la fois, on y arrivera. □

6 décembre 1989 : Polytechnique

Jean-Marc Bélanger, enseignant en français

En tant qu'enseignantes et enseignants, nous avons un devoir de mémoire à l'égard de la tuerie de Polytechnique. Souvenons-nous que les quatorze jeunes femmes que Marc Lépine a froidement abattues l'ont été simplement parce qu'elles avaient choisi un champ de connaissance traditionnellement reconnu comme étant une chasse-gardée masculine. La seule présence de jeunes filles à Polytechnique était vu comme un assaut féministe par Lépine qui a voulu se venger de ce que lui et bien d'autres considéraient véritablement comme une menace à la suprématie mâle.

Louise Malette et Marie Chalou ont rassemblé dans un recueil paru aux Éditions du remue-ménage, des textes de diverses provenances produits (et souvent déjà parus) dans les jours et les semaines qui ont suivi immédiatement le drame.¹ Voici quelques extraits de ces textes écrits dans la douleur et la torpeur du moment.

1. Sous la direction de Louise Malette et Marie Chalouh, *Polytechnique*, 6 décembre, Montréal, Les Éditions du remue-ménage (Coll. « Itinéraires féministes »), 1990, 192 pages.

Nicole Brossard, écrivaine, « 6 décembre 1989 parmi les siècles ».

Le 7 décembre 1989, j'apprends qu'un homme vient de tuer quatorze femmes. L'homme, dit-on, a séparé les hommes et les femmes en deux groupes. L'homme a traité les femmes de féministes, il a dit sa haine à leur égard. L'homme a tiré. Les femmes sont tombées. Les autres hommes se sont enfuis. Soudain, je sommes morte/s d'une coupure de sens.

Andrée Côté, juriste, « L'art de la récupération ».

AU DÉPART, Marc Lépine a été désigné comme « un pauvre malade »², « un tireur fou »³, « un forcené »⁴. Le meurtrier ainsi caractérisé, on a pu désamorcer l'impact politique de son crime : « ce n'est pas un phénomène social, mais un geste individuel accompli par une personne malade ».

Ce n'est pas une coïncidence si les mêmes termes sont souvent employés pour désigner les hommes qui agressent ou qui tuent leur conjointe. Le concept d'anomalie mentale est maintenant paradigmatique, non seulement lorsqu'il s'agit de violence conjugale, mais aussi dans les cas d'inceste, de viol et, dans une certaine mesure, de pornographie et de prostitution. La vraie nature des crimes contre les femmes est ainsi camouflée et les agresseurs font figure de victimes.

2. Thérèse Dorion, *La Presse*, le 8 décembre 1989, p. A-5.

3. « La mère de Maryse Leclair n'éprouve que pitié pour le tireur fou » *La Presse*, le 8 décembre 1989, p. A-2.

4. « Diane Gamache s'étonne d'être encore en vie : le forcené l'a ratée deux fois », *La Presse*, le 8 décembre 1989, p. A-3.

Paula Sypnowich, « Un encouragement à la violence », article paru dans le *Montreal Mirror* le 14 décembre 1989.
Traduction : Martin Dufresne.

L'aspect excitant des femmes mises en cage dans les vidéos de musique Heavy metal, l'humour qu'il y a à voir des femmes humiliées dans presque toutes les comédies, et le thrill de voir d'autres femmes pourchassées et traquées dans les films d'horreur sont aujourd'hui aussi normaux que pathologiques.

Jeanne-d'Arc Jutras, « L'âge des cavernes », lettre parue dans *Le Devoir*, le 15 décembre 1989.

Le scandale, c'est que depuis le 6 décembre, jour horrifiant, jour de l'assassinat de quatorze étudiantes sur la montagne, d'autres femmes ont été assassinées au Canada, terre de nos aïeux... J'en éprouve grand chagrin.

Voici le bilan à ce jour, lundi, 11 décembre : une mère (65 ans) et sa fille sont retrouvées mortes, étranglées dans leur domicile à New Carlisle. Une jeune femme a été retrouvée morte, poignardée, au bout du quai à Lavaltrie. Une autre jeune femme, tirée à bout portant, dans son domicile. Grièvement blessée, elle s'en tirera. Lieu : nord de la ville, Montréal.

Paul Chamberland, écrivain, « Changer l'ordre des choses », texte paru dans *Le Devoir* le 20 décembre 1989.

Hommes, il nous faut, si nous sommes du côté des vivants, « être d'intelligence » avec les femmes. L'éthique du féminin a été pensée par des féministes québécoises entre autres comme une « gynécologie ». L'expression est d'une profonde justesse, car aujourd'hui c'est aussi la terre qui est en danger. Le couteau de Rambo, c'est dans le sein de Gaïa qu'il est plongé à cœur de jour et partout. Gaïa, notre mère, notre soeur, notre fille, notre compagne, notre égale. Notre royaume.

Louky Bersianik, écrivaine, « Quadrille sanglant ».

La misogynie, c'est un trait de civilisation, un reste de barbarie que chaque génération croit avoir définitivement éliminé, mais qui réapparaît à la moindre contrariété des petits rois de ce monde, comme une vieille écriture sur un palimpseste. Vingt-cinq siècles de haine, ça ne se rature pas d'un simple paraphe au bas d'une charte.

La misogynie, elle est là quand l'enfant naît, garçon ou fille, quand il ou elle grandit, se marie, meurt. Elle est toujours là latente ou réactualisée, à l'avantage du premier, aux risques et périls de la seconde. Elle accompagne la vie de chaque être humain et la serre de très près, parfois jusqu'à l'étouffer.

LA MISOGYNIE C'EST DE LA HAINE.
De la haine pure et simple, de la haine atavique, irrationnelle, irraisonnée, de la haine meurtrière.



Sauvons la Fédération des femmes du Québec!

Myrian Litalien Bradley, responsable des pratiques syndicales (et féministe en construction)

C'est en 1966 que la Fédération des femmes du Québec (FFQ) est créée afin de « défendre les intérêts et les droits des femmes par la lutte collective. »¹ Cette fédération permet encore aux femmes, 50 plus tard, de se regrouper et, ainsi, d'accroître leur rapport de force, entre autres dans la lutte contre les discriminations et dans la représentation politique pour le suivi des dossiers qui touchent les femmes. Et si, au moment de sa création, cet organisme non partisan fut favorablement accueilli par le gouvernement libéral de l'époque, qui semblait juger nécessaire l'existence de ce groupe de pression², il semble que ce ne soit plus tant le cas pour nos gouvernements provincial et fédéral, puisqu'au cours des dernières années, la FFQ a vu fondre comme peau de chagrin son financement. Ainsi, à la fin des années 2000, le gouvernement Harper a coupé les fonds destinés aux organismes de défense des droits, notamment ceux des femmes, privant ainsi la FFQ d'un financement de 250 000 \$ par an. De son côté, le Québec ne fait guère mieux, n'accordant que 75 000 \$ par an à l'organisme pour son fonctionnement. Selon la présidente de la fédération, Mélanie Sarazin, la participation de l'État au budget de la FFQ n'est plus que de 20 %, une situation qu'elle juge « insoutenable. »³

L'action est urgente : il faut aider financièrement la FFQ, sinon l'organisme devra mettre fin à ses activités sous peu. Déjà, en 2011, la FFQ a dû mettre à pied trois de ses sept travailleuses permanentes. Depuis cet automne, elles ne sont plus que deux. Et depuis septembre, la fédération demande plus intensivement l'aide de la population afin de survivre et de boucler son année financière.

C'est pourquoi le SEECR vous invite à répondre collectivement ou individuellement à l'appel et à soutenir financièrement la FFQ, soit en faisant un don, soit en devenant membre.⁴ Pour ce faire, il vous suffit de vous rendre sur le site Web de la FFQ et de cliquer sur l'onglet « s'impliquer ».

Un organisme comme la FFQ est important et ne doit pas disparaître! N'oublions pas que plusieurs gains pour l'égalité entre les femmes et les hommes ont été obtenus grâce aux actions de cette fédération : création de garderies populaires en 1970, création du Conseil du statut de la femme en 1973, adoption d'une politique québécoise de la condition féminine en 1993, organisation de la Marche des femmes contre la pauvreté « Du pain et des roses » en 1995, adoption d'une loi sur l'équité salariale en 1996, initiatrice de la Marche mondiale des femmes en 2000, obtention d'une commission d'enquête nationale sur la disparition et l'assassinat de femmes autochtones au Canada en 2016, etc.⁵ Et n'oublions surtout pas qu'il reste encore des inégalités entre les femmes et les hommes dans notre société, et que nous avons besoin de groupes de femmes en santé pour travailler à créer une société juste. □

1. FÉDÉRATIONS DES FEMMES DU QUÉBEC. www.ffq.qc.ca. [en ligne] (24 novembre 2016).
2. René Lévesque, alors ministre de la Famille et du Bien-Être social dans le gouvernement Lesage, avait accueilli favorablement la création de la FFQ. Ibid.
3. Ces chiffres proviennent du site Web de la Fédération des femmes du Québec. Ibid.
4. Le SEECR a déjà renouvelé son adhésion à la FFQ et a aussi décidé de faire un don.
5. FÉDÉRATIONS DES FEMMES DU QUÉBEC. Ibid.

Les réseaux des femmes, qu'osse ça donne?

Noak Bouchard, membre du Comité de la condition des femmes à la FEC-CSQ

Bonjour lectrice, lecteur. C'est la première fois qu'on se parle. Je t'écris parce que j'ai quelque chose à te dire... J'ai dépensé un peu de ton argent, pas beaucoup, mais un peu, et je veux t'expliquer pourquoi.

J'ai participé en octobre dernier à mon premier Réseau des femmes organisé par la CSQ (Centrale des syndicats du Québec) à Québec. Tu m'as élue l'année passée pour faire partie du CCF (Comité de la condition des femmes à la FEC-CSQ.) Grâce à toi, j'ai pu rencontrer des femmes inspirantes, avoir des discussions riches et assister à des conférences ma foi... bon, des conférences.

Voici donc, pour toi lectrice, lecteur, ce que j'ai retenu de ma petite virée dans la grande ville. En ouverture de la journée, un mot de bienvenue de notre présidente à la CSQ. (*Une femme à la présidence, dans ta face le plafond de verre!*) Dans la foulée des nouvelles autour du consentement sexuel, Louise Chabot nous rappelle l'importance de parler de la condition des femmes et de débiter tôt l'éducation sur les rapports égalitaires des sexes.

Ensuite, Jean-François Piché, conseiller à l'action professionnelle et sociale à la CSQ, est venu faire une présentation de la conjoncture. Conjoncture de quoi me diras-tu? Là est la question.

Claire Montour, présidente de la Fédération de la santé-CSQ, est venue nous faire état de la situation dans les CISSS (centres intégrés de santé et de services sociaux). Laisse-moi t'en apprendre une bonne, lectrice, lecteur : ça va mal.

Au retour de notre diner (tu commences à comprendre où est allé ton argent), Catherine Le Capitaine et Marie-Pier Bernard-Pelletier de l'Université Laval nous ont présenté une étude réalisée sur la participation des femmes dans le monde syndical. Grosse nouvelle, imagine-toi donc que certaines femmes ne s'engagent pas dans leur syndicat pour des raisons de conciliation travail-famille. Ce n'est pas parce que ce n'est pas nouveau que c'est moins vrai, lectrice, lecteur. Aussi, le fait que les mandats semblent flous et que les retombées concrètes dans le syndicat local paraissent insuffisantes, découragerait les femmes, plus que les hommes à s'engager. Je me suis alors demandé si le monde syndical avait un problème de communication, ou un problème d'image. Peut-être les deux... Heureusement, notre syndicat local travaille fort pour faciliter la passation des dossiers et rendre la tâche plus claire aux nouvelles arrivantes et nouveaux arrivants.

Un conseiller à la CSQ, Pierre-Antoine Harvey, est venu nous dire qu'une analyse de la dernière négo sera faite. *By the way*, il fait dire qu'on est d'accord avec le salaire minimum à 15 \$.

Traditionnellement, les membres du CCF se réunissent pour un souper (tu entends le son de tes dollars qui s'envolent.) Je dois te dire, lectrice, lecteur, que c'est le moment de ma fugue citadine que j'ai le plus apprécié. Nous avons échangé sur nos expériences d'enseignement, d'engagement syndical, de pratique locale (Services adaptés...). Bref, j'étais heureuse de mettre des visages sur les voix que j'entends lors de nos échanges téléphoniques.

Gonflée à bloc de nos échanges de la veille, j'ai abordé la dernière journée du Réseau avec beaucoup d'enthousiasme. Comme un lent plat (Google fait dire que c'est la traduction française de slow flat...) je me suis dégonflée l'ardeur.

On nous a d'abord expliqué la différence entre égalité et équité salariale. J'ai appris que la loi sur l'équité salariale a préséance sur les

conventions collectives. Savais-tu ça lectrice, lecteur? On nous a aussi rappelé qu'il est important que tout le monde soit syndiqué, même pour le communautaire et qu'il faut donner de la formation aux femmes si on veut augmenter l'engagement syndical.

Voici donc, en résumé, comment j'ai dépensé un peu de ton argent. □

À bientôt! □

Violences budgétaires

Patricia Posadas, responsable des communications

Austérité, que de crimes on aura commis en ton nom! Et le premier aura été de rendre la vie des femmes un peu plus difficile. Alors que Lise Thériault, ministre libérale de la Condition féminine, se déclare non féministe mais égalitaire (février 2016), le gouvernement auquel elle appartient coupe allègrement de ci de là des programmes, sociaux pour la plupart, qui par malheur touchent plus souvent les femmes que les hommes. Égalité, vous dites Madame Thériault?

En 2016, l'Institut de recherche et d'information socio-économique (IRIS) a publié un rapport intitulé *Les mesures d'austérité et les femmes* qui démontre que ces mesures ont pénalisé les femmes plus sévèrement que les hommes (coupures affectant les hommes : 9,9 G\$ - coupures affectant les femmes : 13 G\$).

Quelques preuves?

- En novembre 2015, suspension pour un an du « Service d'unité mobile de dépistage du cancer du sein » en Gaspésie.

- Coupure de 700 000 \$ dans les programmes d'aide à l'emploi des femmes.
- Coupure de 458 000 \$ du budget du Conseil du statut de la femme qui oblige celui-ci à fermer toutes ses antennes régionales.
- Coupure de 60 000 \$ dans le concours *Chapeau les filles*. 60 000? Sérieusement!!!
- Coupure de 500 000 \$ dans le programme qui vise à encourager les femmes à participer à la vie politique municipale (à l'échelle de la province, 17,3 % de mairesses et 32 % de conseillères).

Pourtant, si nous voulons l'égalité, idée socle du féminisme, et si nous voulons que cesse la violence budgétaire qui, lorsqu'elle frappe, affecte autant les hommes que les femmes, il nous faudra, Mesdames, foncer dans l'arène politique afin que notre voix soit entendue. □

Femmes et politique

Patricia Posadas, responsable des communications

« Parce qu'on est en 2016... » a déclaré Justin Trudeau pour expliquer la parité en politique. La formule est un peu courte et ne nous apprend rien parce qu'en 2016 les femmes sont encore sous représentées dans bien des domaines dont celui de la politique. C'est, entre autres, afin de changer cette réalité que le Groupe Femmes, Politique et Démocratie (GFPD) a été créé. « La mission du groupe est d'éduquer la population en général, et plus particulièrement les femmes, à l'action citoyenne et démocratique, de promouvoir une plus grande participation des femmes à la vie politique et de soutenir, auprès de tous, l'exercice plein et entier de la citoyenneté. »¹

Pour ce faire, le groupe organise des activités de formation à la vie politique municipale intitulées « Simulations ». Ainsi, en vue des élections municipales qui auront lieu en novembre 2017, le GFPD offrira aux citoyennes des séances de formation interactive, dont la formule a beaucoup séduit l'année passée aux dires de M^{me} Cécilia Michaud, conseillère municipale à la Ville de Rimouski. Au cours du Conseil municipal du 7 novembre dernier, celle-ci a livré cette information que nous trouvons essentiel de partager avec vous. La formation aura lieu en mars. Nous ne manquerons pas de vous le rappeler. Pour toute information supplémentaire, contactez M^{me} Michaud. Elle vous répondra avec plaisir. Voici ses coordonnées : téléphone : 418 727-5770 ou courriel : cecilia.michaud@ville.rimouski.qc.ca

Anecdote triviale mais révélatrice : Une petite réflexion entendue un jour tandis que je faisais la file aux toilettes des femmes. Nous piétinions sur place en jetant un œil envieux vers les toilettes pour hommes où personne n'attendait. Une dame, devant moi, a dit : « En tout cas, s'il y avait plus de femmes aux postes de décision, il y aurait plus de toilettes pour femmes que pour hommes. » Remarque anodine direz-vous? Eh bien non! La réalité physiologique des femmes exige des passages plus fréquents et plus longs aux toilettes, mais il faut être femme pour tenir compte de cela. □

1. Groupe Femmes, Politique et Démocratie. www.gfpd.ca [en ligne] (30 novembre 2016).



Mythes et réalités¹

MYTHE : Certaines familles sont à l'abri des agressions sexuelles.

RÉALITÉ : Les agressions sexuelles peuvent se produire dans de nombreuses familles « apparemment sans histoire ». Dans toute famille, si une agression se produit, l'agresseur est le seul responsable, et non les autres membres de la famille. Les problèmes d'une famille n'excusent pas l'agresseur ni ne justifient ses actes.

MYTHE : La personne victime d'une agression sexuelle est responsable, car elle a provoqué l'agresseur en flirtant avec lui.

RÉALITÉ : Le seul responsable d'une agression sexuelle, c'est l'agresseur. Un simple geste ou une manière de se vêtir ne justifie pas ou n'excuse pas une agression sexuelle.

MYTHE : Quand une femme dit « non », ça veut dire « peut-être ».

RÉALITÉ : Dans le contexte d'une activité sexuelle, il faut écouter l'autre. Il ne faut pas interpréter le refus d'une personne comme étant une invitation à poursuivre ses tentatives. Il est faux de prétendre que le NON veut dire autre chose que NON. Par ailleurs, le fait de consentir à certains contacts sexuels comme les baisers ne signifie pas le consentement à d'autres activités sexuelles. À tout moment, une personne peut refuser d'aller plus loin.

MYTHE : Les agresseurs sont des étrangers.

RÉALITÉ : Près de huit victimes sur dix connaissent leur agresseur. Il leur est souvent familier. Il peut même s'agir d'un ami intime de la famille, d'un parent ou de son conjoint. Une femme sur sept est agressée sexuellement au moins une fois par son conjoint.

Comment s'exerce la violence conjugale?

La violence conjugale n'apparaît pas subitement dans une relation amoureuse. Elle s'installe de façon progressive et parfois très subtile, et elle peut se manifester de bien des façons. L'homme violent² peut utiliser la force physique en frappant ou en lançant des objets, par exemple, mais il peut aussi faire des blagues déplaisantes, du chantage, des insinuations. Parfois, il humilie, insulte, crie, menace. Il peut contrôler les allées et venues de sa partenaire, surveiller qui elle voit, à qui elle parle. Il peut vérifier scrupuleusement les dépenses et l'argent dont elle dispose. Il peut aussi utiliser la violence lors des relations sexuelles.

MYTHE : La violence, c'est perdre le contrôle.

RÉALITÉ : La violence dans les relations amoureuses, c'est plutôt une façon de prendre le contrôle sur l'autre et non une perte de contrôle. Quand on en est victime, il est donc important d'en parler pour que cela ne se reproduise pas et de rester vigilante par la suite.

MYTHE : La jalousie, c'est une preuve d'amour.

RÉALITÉ : La jalousie signifie plutôt que ton conjoint ou ta conjointe manque de confiance en toi ou en lui ou elle. Saviez-vous que la jalousie représente souvent la porte d'entrée à un ensemble de comportements violents? Se faire dire « je t'aime » n'est-il pas une preuve d'amour plus agréable que de subir une crise de jalousie?

MYTHE : Si une femme vit du contrôle et de la violence de la part de son conjoint et qu'elle reste avec lui, c'est parce qu'elle est bien là-dedans.

RÉALITÉ : Différentes raisons peuvent expliquer le fait qu'une femme reste dans une relation malgré la violence : la peur, le manque de confiance en soi, le manque de ressources. Il se peut aussi qu'elle continue d'aimer la partie de son amoureux qui est attentionnée et drôle... et qu'elle pense qu'elle arrivera à le changer. Personne n'aime être humilié ou se faire battre.

Quelle que soit la forme de violence, il faut en parler. La peur, la honte ou la gêne peuvent maintenir les femmes et les filles victimes de violence dans l'isolement. Il est important de briser le mur du silence, de se confier et d'aller chercher de l'aide. Cela s'applique aux victimes, aux conjoints violents ou aux agresseurs ainsi qu'aux témoins.

MYTHE : En regardant un homme, on peut tout de suite deviner si c'est un « batteur de femmes ».

RÉALITÉ : Il n'y a pas de portrait type de l'homme violent. Ça peut même être un homme qui est super cool avec ses amis, ses enfants et ses collègues. Il y a plusieurs types de violence. Un homme peut être violent verbalement avec sa conjointe sans nécessairement la « battre » physiquement... ce qui n'est pas moins grave pour autant.

MYTHE : Une femme peut changer le comportement violent de son conjoint avec de la tendresse et de la patience.

RÉALITÉ : Elle peut le soutenir, mais la seule personne qui peut aider le conjoint à changer, c'est lui-même. C'est à lui à se prendre en main et à aller chercher de l'aide. Ce n'est surtout pas à la femme de changer son conjoint.

MYTHE : Les garçons et les hommes ne sont pas capables de contrôler leurs pulsions sexuelles.

RÉALITÉ : Toute personne est capable de contrôler ses actes et devrait avoir des activités sexuelles sans violence ni contraintes. Dans certains cas, l'agresseur se sert de ce mythe pour justifier ses actes et excuser son comportement. La plupart des agressions sexuelles ne sont pas spontanées : elles sont fréquemment planifiées à l'avance. Souvent, l'agression sexuelle est commise par des hommes qui veulent dominer, humilier et forcer leurs victimes à une intimité physique.

MYTHE : Le viol est la seule vraie agression sexuelle.

RÉALITÉ : Socialement, c'est trop souvent le degré de violence pendant le crime qui sert à déterminer ce qui sera considéré comme une « vraie » agression sexuelle. Cela nie la réalité vécue par beaucoup de femmes victimes d'exhibitionnisme, d'attouchements, de harcèlement, d'inceste, que l'on appelle à tort des agressions de moindre gravité.

MYTHE : Les agressions sexuelles utilisant la drogue du viol sont commises par des inconnus dans des bars ou des discothèques.

RÉALITÉ : Il ne s'agit pas de la situation la plus courante. Plusieurs femmes rencontrées dans les CALACS ont subi une agression sexuelle après avoir été droguées dans un party privé, alors qu'elles se sentaient pleinement en confiance. En effet, dans 65 % des cas, l'agresseur est connu de la victime.

MYTHE : Les femmes portent souvent de fausses accusations d'agression sexuelle.

RÉALITÉ : Le pourcentage de fausses accusations en rapport avec tous les crimes est de 2 %, et aucune raison ne permet de conclure à un plus fort taux en matière d'agression sexuelle. Ce préjugé, fortement véhiculé, a comme impact de mettre en doute la parole de la victime et de donner plus de pouvoir au présumé agresseur.

1. Regroupement québécois des CALACS, rqcalacs.qc.ca/mythes-realites.php. *La Riposte*, V34 N° 9, 29 novembre 2013, à partir de l'article rédigé par Catherine Paradis, membre du Comité de la condition des femmes.
2. *Infractions sexuelles au Québec - Faits saillants 2014*. www.securitepublique.gouv.qc.ca [en ligne] (25 novembre 2016).

Pour en savoir plus :

www.agressionsexuelle.gouv.qc.ca
www.aimersansviolence.be
www.violenceconjugale.gouv.qc.ca
www.rqcalacs.qc.ca

Ressources :

►► Pour les étudiantes et les étudiants :
 Le Capharnaüm, B-202
 Tel-Jeunes 1-800-263-2266

►► Pour les adultes :
 Le CALACS (Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel) 418-725-4220
 Ligne-ressource sans frais pour les victimes d'agression sexuelle 1-888-933-9007
 La Débrouille (Maison d'aide et d'hébergement pour femmes et enfants victimes de violence conjugale) 418-724-5067
 SOS Violence conjugale 1-800-363-9010